

Un portrait de Marcel PROUST en naturaliste.

Jean-Patrice Matysiak



Malgré la silencieuse immobilité des aubépines, cette intermittente odeur était comme le murmure de leur vie intense dont l'autel vibrerait ainsi qu'une haie champêtre visitée par de vivantes antennes, auxquelles on pensait en voyant certaines étamines presque rousses qui semblaient avoir gardé la virulence printanière d'insectes aujourd'hui métamorphosés en fleurs.
Marcel Proust, Du côté de chez Swann.

Étamines d'aubépine, antennes de coléoptère, l'univers proustien s'articule sous la forme d'étranges similitudes qui, soudain, nous sautent aux yeux, nous ouvrent l'esprit et nous emmènent loin de nos très rationnelles classifications. L'Épine blanche et le Cétoine doré se font signes et s'interpellent.

Proust n'est pas un doux rêveur, il ne fait pas de la poésie gratuite, et ne donne pas non plus dans le « romanesque mystique et saugrenu » (*RTP*). Les ouvrages de Gaston Bonnier, de Maurice Maeterlinck, de Jean-Henri Fabre figurent en bonne place dans sa bibliothèque mais ne lui suffisent pas. Il veut aller plus loin que la simple analyse scientifique : « toute ma philosophie revient à justifier, à reconstruire ce qui est » (*CSB*). Il veut donner de l'épaisseur aux choses, en retranscrire la réalité véritable, c'est-à-dire intérieure. Il applique la démarche minutieuse du naturaliste sur lui-

même et dans l'observation de son entourage, fictif ou réel. « Il décrypte le sadisme de Mlle Vinteuil comme on analyse le comportement des insectes » ou encore décrit la rencontre du baron de Charlus et de Juspien en la mettant en parallèle avec les comportements et postures du Bourdon et de l'Orchidée (Anne SIMON, *La Rumeur des distances traversées. Proust, une esthétique de la surimpression*, 2018).

Proust apprécie Maurice Maeterlinck, mais s'en démarque. Il n'adhère pas au symbolisme qui conduit rapidement à l'anthropomorphisme. Bien au contraire, comme le souligne Anne SIMON, il fait l'inverse, il « naturalise l'humanité », l'animalise et la végétalise : « Car souvent j'ai voulu revoir une personne sans discerner que c'était simplement parce qu'elle me rappelait une haie d'aubépines » (*CSB*), ou encore : « Nous tenons de notre famille, comme les Papilionacées la forme de leur graine, aussi bien les idées dont nous vivons que la maladie dont nous mourrons » (*RTP*). Son regard porte à la fois, en même temps, sur le monde extérieur, quel qu'il soit, sans critère de beauté ou de laideur, et sur les échos intérieurs qui viennent « mettre de la profondeur derrière la couleur des choses » (*RTP*). L'intelligence n'est pas suffisante, elle peut même être un obstacle, et il faut parfois la remettre à sa place, la rappeler à l'ordre, et « briser de toutes nos forces la glace de l'habitude et du raisonnement qui se prend immédiatement sur la réalité et fait que nous ne la voyons jamais, retrouver la mer libre » (*CSB*). Cette recherche du sens des choses, de leur essence, à travers leurs correspondances, leurs dialogues, leurs harmonies, est propre à chacun, et chacun la parle dans sa propre langue. « Les beaux livres sont écrits dans une sorte de langue étrangère. Sous chaque mot, chacun de nous met son sens ou du moins son image qui est souvent un contresens. Mais dans les beaux livres, tous les contresens qu'on fait sont beaux ».

Il émane de Proust une formidable présence au monde, y compris à celui des profondeurs, de ses propres profondeurs. Dans son royaume, les hirondelles et les martinets sont des « feux d'artifice de vie », les bavardages des jeunes filles en fleurs des gazouillis d'oiseaux, le ciel et la mer se confondent, et lors d'un concert vespéral au bord de mer, le glissement de l'eau d'une vague semble envelopper les traits du violon de ses volutes de cristal et faire jaillir son écume au-dessus des échos intermittents d'une musique sous-marine. Et les mouches exécutent devant nous, dans leur petit concert, comme la musique de chambre de l'été. Et peut-être qu'il y aura « dans les nuages ce soir des violets et des bleus bien beaux ; un bleu surtout plus floral qu'aérien, un bleu de cinéraire, qui surprend dans le ciel. Et ce petit nuage rose n'a-t-il pas aussi un teint de fleur, d'œillet ou d'hydrangea ? ». « Et les bluets, les aubépines, les pommiers qu'il m'arrive quand je voyage de rencontrer encore dans les champs, parce qu'ils sont situés à la même profondeur, au niveau de mon passé, sont immédiatement en communication avec mon cœur » (*RTP*).

Parmi les végétaux, les aubépines sont particulièrement appréciées et quand il écrit à Anna de Noailles : « Ce qui tombera de votre cerveau sera toujours précieux comme sera toujours fine l'odeur d'aubépine » (*Cor.*), ce n'est pas un mince compliment ! Les aubépines ont même leur cathédrale ; c'est celle de Bourges dont l'architecte en a couvert le porche (*CSB*).

Mais...

« Tout d'un coup, dans le petit chemin creux, je m'arrêtai touché au cœur par un doux souvenir d'enfance : je venais de reconnaître, aux feuilles découpées et brillantes qui s'avançaient sur le seuil, un buisson d'aubépines défleuries, hélas, depuis la fin du printemps. Autour de moi flottait une atmosphère d'anciens mois de Marie, d'après-midi du dimanche, de croyances, d'erreurs oubliées. J'aurais voulu la saisir. Je m'arrêtai une seconde et Andrée, avec une divination charmante, me laissa causer un instant avec les feuilles de l'arbuste. Je leur demandai des nouvelles des fleurs, ces fleurs de l'aubépine pareilles à de gaies jeunes filles étourdies, coquettes et pieuses. « Ces demoiselles sont parties depuis longtemps », me disaient les feuilles. Et peut-être pensaient-elles que pour le grand ami d'elles que je prétendais être, je ne semblais guère renseigné sur leurs habitudes » (*RTP*).



Quand vous croiserez une aubépine, n'oubliez-pas de lui transmettre le bonjour de ce petit garçon à la recherche de ce qui se glisse entre les choses, entre les êtres : « et ce garçon qui joue ainsi en moi sur les ruines n'a besoin d'aucune nourriture, il se nourrit simplement du plaisir que la vue de l'idée qu'il découvre lui donne, il la crée, elle le crée, il meurt, mais une idée le ressuscite, comme ces graines qui s'interrompent de germer dans une atmosphère trop sèche, qui sont mortes ; mais un peu d'humidité et de chaleur suffit à les faire renaître » (*CSB*).

Abréviations de la bibliographie :

Cor. : Correspondance.

CSB : Contre Sainte-Beuve.

RTP : À la Recherche du temps perdu.